Trois jours en automne

Pak Wan-seo

Traduit du coréen par Benjamin Joinau et Lee Jeong-soon

Un titre de l'Atelier des Cahiers

Collection Littératures

Extraits :

« Ma première intuition sur ce quartier ne m'avait pas trompée. Les putes à G.I. commencèrent à venir me voir une par une, lançant mes affaires. Bientôt, je réalisais plusieurs curetages par jour, et peu à peu, je devins experte dans le domaine. Si tous les enfants que j'empêchais de naître avaient vécu, on aurait peut-être dû construire une autre école primaire de bonne taille… Ils auraient même pu peupler une petite agglomération. Pourtant je ne me suis presque jamais laissée aller à une sentimentalité aussi absurde. La seule sensiblerie qui me touchait, c'était ce fauteuil de velours sous la fenêtre exposée au sud dont je n'arrivais pas à me séparer. Comme il vieillissait élégamment, il jurait de plus en plus avec l'atmosphère de la clinique. Toutes les infirmières qui passèrent ici pendant toutes ces années réclamaient que je le jette au feu. Je leur faisais suffisamment confiance pour leur confier mes affaires personnelles, mais je ne pouvais exaucer ce souhait-là.

Si je m'étais débarrassé de ce fauteuil, je me serais sentie obligée d'accrocher à la place le serment d'Hippocrate. En fait, ce dernier avait disparu depuis longtemps. À vrai dire, j'aurais pu me débarrasser du fauteuil sans nécessairement accrocher le serment. Si j'avais fait cela, je n'aurais plus pu regarder le fauteuil pour faire remonter à la surface de mes souvenirs l'image de mon père si élégant dans son manteau blanc et chaussé de ses chaussures noires brillantes à bout pointu. Ce siège lui appartenait en propre. Je ne pouvais m'en débarrasser pour une bonne raison : je ne pouvais tout bonnement pas effacer cet air de tristesse du visage de mon père regardant sa fille qui, au lieu d'être un médecin, était devenue une sorte de technicienne médicale compromise avec la débauche. Ce fauteuil faisait surgir en moi des sentiments qui allaient bien au-delà de l'affection que l'on ressent pour un père décédé. »

« Avec le déclin de la prostitution dans le quartier, le changement le plus notoire a été l'augmentation des églises. C'est vrai que le coin est densément peuplé. Le bureau d'arrondissement est d'ailleurs si congestionné qu'il faut y faire la queue pour la moindre démarche. Ce quartier n'est pas si grand, pourtant il n'y a pas moins de sept églises. Quand je suis arrivée ici, il n'y en avait pas une seule. Aussitôt qu'une s'est installée, l'année d'après une autre sort de terre et s'accroît. La seule prospérité dans notre quartier qui dépasse le simple ouï-dire est celle des églises. Quoique toutes les sept adorent le même Jésus, elles sont apparemment toutes d'une obédience différente, avec des enseignes distinctes. Les fidèles semblent aller et venir d'une église à l'autre, pourtant aucune ne paraît à court de paroissien. Je ne connais pas la secte de la dernière à s'être installée, les gens s'y réunissent tous les jours à l'aube, commencent le service par des gémissements, puis frappent des mains et à la fin de la messe, chantent des hymnes louant la gloire du Seigneur de leurs voix extatiques. Ce doit être le rituel de cette secte. Du point de vue des voisins qui n'en sont pas des fidèles, ce n'est vraiment pas une manière souhaitable de procéder à une messe. Cependant, le gémissement collectif au point du jour devient de plus en plus bruyant, aussi peut-on en déduire que le nombre des membres de cette église a augmenté de manière régulière. Plus de la moitié sont des femmes. Ce sont donc aussi mes clientes. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien rechercher quand elles pleurent de la sorte ? Où ce gémissement détestable prend-il sa source jour après jour ? Quand elles viennent me voir, enceintes d'un enfant non désiré, la plupart arrivent arborant des visages empreints du plus profond désespoir, comme quelqu'un qui souhaiterait tomber foudroyé. Puis quand le fœtus est proprement et complètement éliminé, leurs visages prennent sur le champ un air insouciant et paisible. Ma capacité à éradiquer les racines de leur souffrance sans laisser la moindre trace est proprement miraculeuse. Pour accomplir cela, il faut nourrir en soi une haine viscérale pour cette douleur imposée aux femmes. Je suis celle qui les libère de ce martyre. »

L'Atelier des Cahiers, éditeur - Paris/Séoul.
15, Bd Saint-Germain c/o SCI Lamal 75005 Paris. Tel / Fax : 00-822-795-2465.
http://www.atelierdescahiers.com. Email : contact@atelierdescahiers.com.